

A L'OBIOU

QUELQUES NOTES D'UN TOURISTE GÉOLOGUE

Point culminant des massifs calcaires dauphinois (2,793 mètr.), saillant avancé du Dévoluy vers le Nord, de tous les belvédères voisins de Grenoble, l'Obiou attire les regards; il les retient par la hardiesse et la symétrie harmonieuse de ses formes. Vu de la Mateysine, il forme un fond de tableau féérique, quand ses rochers flamboient et que s'empourprent les neiges de sa grande casse sous les rayons du soleil couchant.

Aussi, mieux partagé que ses voisins, est-il souvent visité. Nombre d'articles lui ont été déjà consacrés dans les publications alpines : l'un des premiers, et le plus étendu, est celui de M. H. Ferrand dans l'*Annuaire* du Club Alpin Français pour 1876 (pages 343-366); à signaler aussi *La Grande-Tête de l'Obiou*, par M. J. Gauthier, dans l'*Annuaire* de la Société des Alpinistes Dauphinois pour 1894, avec une belle photographie de M. Duhamel; et le récit de E. Thorant, dans le *Moniteur Dauphinois* du 12 octobre 1895.

La position orographique de l'Obiou est très particulière. Il appartient à la terminaison septentrionale de la grande chaîne qui, depuis le Lauzon, sépare le Trièves du Dévoluy. Mais au Nord du Grand-Ferrand cette chaîne est

divisée longitudinalement par une ligne de dépressions, dont la partie Nord, profond vallon d'éboulis, est bien figurée par la carte de l'État-major français : c'est de la ramification orientale que descend la crête (Crête de Samaroux) limitant au-dessus de Saint-Disdier le bassin moyen de la Soubize. L'autre crête, celle qui porte les Têtes de Laupet, de la Cavale et de la Pra, et dont l'Obiou dépend, n'a ainsi aucun rapport avec l'intérieur du Dévoluy : l'érosion l'en a séparée, en creusant cette dépression qui aboutit inférieurement au vallon du Sappey.

L'Obiou vu du Nord, de Grenoble notamment, se présente sous la forme d'un sommet en arc (la *Grande-Tête* de l'Obiou, 2,793 mèt.), accoté de deux épaules : cet ensemble constitue un court rameau, branché à 50° environ sur la crête occidentale. Ainsi, cas d'ailleurs fréquent, le point culminant du massif n'est pas sur une de ses lignes orographiques principales.

Quant au prolongement de la crête occidentale, après le point 2,684, où se détache le précédent rameau, il sépare d'avec les pentes donnant sur le bassin de Mens le vaste cirque d'éboulis que l'on remarque tant de la Mateysine. Puis la crête se termine en un cap rocheux, au-dessus d'un collet de pâturages qui double au Sud la Brèche de Châtel.

Ces diverses crêtes, comme l'ensemble de celles qui ceignent le massif, sont constituées par les calcaires du sénonien supérieur. Le Dévoluy est en effet une cuvette synclinale, dont le fond est garni de dépôts tertiaires, tandis que sur le pourtour relevé le crétacé supérieur émerge. Dans toute la partie Nord du massif, celle qui nous intéresse ici, ce seul étage sénonien supérieur atteint une épaisseur formidable, dépassant 800 mètres. Cette épaisseur témoigne d'une sédimentation extrêmement active et d'un affaissement graduel du fond dans la portion de mer où la sédimentation s'opérait.

A L'OBIOU.

La presque totalité de ce puissant ensemble est formée par des calcaires bien lités, gris noir ou gris bleuâtre sur les cassures fraîches; celles-ci montrent, faiblement indiquée, une différenciation de la roche en zones parallèles à la surface des bancs, zones dues à l'alternance de deux variétés de calcaire, différant légèrement par la dureté, la cristallinité, la coloration. Leur différenciation s'accuse bien plus sur les tranches altérées, et il est manifeste qu'elle a parfois pour cause principale une inégale répartition de la silice qui peut imprégner ces calcaires. De cette non-homogénéité il résulte que, sous l'action des agents atmosphériques, la roche se délite en minces feuillets (ce que M. Ferrand attribuait, sans raison spéciale d'ailleurs, à l'écrasement de couches minées par dynamométamorphisme). Leurs fragments, assez durs et tranchants, forment de grands éboulis blanchâtres et possèdent une sonorité spéciale, qui a beaucoup frappé les excursionnistes. « De véritables phonolithes », dit M. Ferrand; « des débris d'assiettes », ajoute Thorant; et de fait, lorsqu'une caravane descend à la course un de ces éboulis, on croirait entendre tinter un carillon de clochettes.

Ces calcaires sénoniens n'ont été ici que modérément dérangés par les mouvements qui ont formé les Alpes; ils ont simplement pris une inclinaison générale assez faible, environ vers le Sud-Est, accidentée de quelques replis locaux. Mais leur dépôt avait été précédé par d'autres mouvements du sol, qui avaient produit des bombements plus ou moins accentués, des érosions et une interruption de la sédimentation. On trouve des preuves directes de ces faits au pied des crêtes de l'Obiou, car on voit leurs couches sénoniennes reposer en discordance sur les diverses assises du crétacé inférieur et même du haut jurassique (Pra-l'Ourcier, ravins de Saint-Baudille-et-Pipet, etc.). De cette variabilité dans la nature lithologique et dans l'inclinaison des couches qui forment les

pentés, est résultée naturellement une diversité correspondante dans le modelé du relief.

La topographie de l'Obiou lui-même est caractérisée notamment par les grands escarpements supérieurs et par les casses dans lesquelles ils plongent de trois côtés. Au Nord, c'est le grand bassin dont il a été question déjà. Abrité par de hautes murailles, au Sud surtout où la Grande-Tête le domine de plus de 300 mètres, il offre tout à fait, plus de la moitié de l'année, l'aspect d'un cirque de névé, et sous un climat plus humide c'en serait un certainement. D'ailleurs au débouché du ravin qui en descend, vers les Achards, une moraine puissante témoigne qu'il a joué ce rôle encore postérieurement aux principales glaciations. Au Sud, c'est la vallée d'éboulis qui longe le pied du rameau. Celui-ci se termine à l'Est-Sud-Est par le *Petit-Obiou*, à peine en saillie sur le replat de l'*Épau*le, qui le relie à la base du Grand-Obiou. Sous l'*Épau*le, à l'Est de l'Obiou, la troisième casse descend jusqu'aux maigres pâturages du Vallon.

Assez large à l'*Épau*le et beaucoup plus au soubassement méridional de la Grande-Tête, le chaînon se réduit au contraire à une arête étroite dans sa partie occidentale.

La Grande-Tête tombe à pic sur toute la moitié Nord de son pourtour; vers le Sud, au contraire, elle s'abaisse d'abord par une pente modérée, coupée de faibles ressauts; plus bas, de ce côté aussi la muraille est presque à pic. Les voies d'accès se trouvent ainsi faciles à classer, la pente supérieure pouvant être atteinte : ou par le faite du chaînon, soit de l'Est (de l'*Épau*le), soit de l'Ouest-Sud-Ouest (du point 2,684), ou par un couloir méridional.

L'itinéraire que, presque sans exception, suivent toutes les caravanes, a seul été décrit jusqu'ici, et trop bien pour qu'il y ait lieu de s'étendre beaucoup sur ses détails. Le point de départ est les *Payas* de Pellafol, où les gîtes

A L'OBIOU.

laissent, par malheur, fortement à désirer. Par un bon chemin forestier, qui zigzague en lacets dans la pente de jurassique supérieur, puis de marnes valangiennes, on atteint le *col de la Sambue*, donnant sur les hauts vallons de la Croix-de-la-Pigne. C'est presque à niveau que le chemin achève de traverser la forêt ici très belle et dont le sol est formé par des calcaires durs ou marneux du valangien supérieur et du hauterivien.

Une première pente de prairie, où sont des « bachasses » alimentées par une excellente source, amène aux *Beaumes*, rochers de brèche d'origine probablement glaciaire, creusés d'excavations nombreuses. On a une vue excellente sur l'ensemble du Grand et du Petit-Obiou. C'est vers ce point que l'on atteint les calcaires lités du sénonien; on ne les quittera plus jusqu'au sommet de l'Obiou.

Une vaste croupe de prairies s'allonge des *Beaumes* aux premiers rochers abrupts, entre le vallon de Pré-l'Ourcieu et les pentes descendant sur le Sappey. Là rejoint la variante décrite par M. H. Ferrand, par la Posterte et le chemin de la forêt du Sappey.

Dans l'éperon rocheux par lequel se termine à l'Est le chaînon de l'Obiou, est taillé le sentier du *Pas du Vallon*. Il amène au *Vallon*, berceau de pâturages bosselé, avec des dépressions sans écoulement superficiel, formes si fréquentes dans toute cette région à sol éminemment perméable, où les eaux s'infiltrent dans les calcaires par des abîmes (*chourruns*).

Le Vallon est compris entre la barre abrupte que forme la base du sénonien supérieur et les pentes, assez escarpées elles aussi, qui relie le Petit-Obiou au Grand-Obiou. Le sentier établi par les forestiers grimpe encore en lacets vers le pied de ce dernier, à travers de fastidieux gazons et éboulis; puis, taillé dans le roc, il oblique vers la base des pentes en question, et s'arrête seulement alors, ayant

singulièrement diminué les fatigues de la première moitié de l'ascension.

Les soi-disant escarpements, qui se donnaient des airs redoutables, sont en réalité tout à fait débonnaires. On les monte en biais, en allant à peu près vers le Grand-

Obiou, et bientôt on débouche sur l'Épaule.

La vue y est déjà très belle sur le Dévoluy et le massif du Pelvoux ; elle invite d'autant plus à un arrêt que, un peu en contre-bas, une petite source existe, difficile à trouver, il est vrai, si l'on n'a pas avec soi un guide du pays. Le calcaire est ici riche en foraminifères, ce qui avait fait croire à M. Fer-



Le Petit Obiou et l'Épaule vus du Vallon, d'après une photographie de M. Lory.

rand à la présence d'un lambeau nummulitique.

L'ascension de la Grande-Tête commence par celle d'un clavier dont l'origine est au pied d'une barre qu'entaille l'étroite « cheminée » de M. Ferrand. Mais au lieu d'y grimper, on tourne à gauche sur une très large corniche où une trace est d'ailleurs visible. Elle mène jusqu'à la superbe paroi méridionale du chatnon, qui tombe sur le

haut vallon d'éboulis. On escalade alors droit devant soi sans difficulté, car les marches sont larges et rapprochées jusqu'à atteindre la *Cravate*; cette ligne de corniches, fortement surplombée un instant par les couches supérieures, permet de contourner le sommet du côté Sud. Ce trajet fait franchir notamment un profond couloir, dans lequel s'est coincé un gros bloc éboulé « laissant entre lui et le fond une sorte de fenêtre des plus originales » (H. Ferrand). On peut sans trop de peine (et c'est ce qu'a fait la caravane de Thorant) escalader la partie supérieure de ce couloir, et gagner la cime plus directement que par le chemin ordinaire (en vingt minutes environ).

La face Sud-Ouest atteinte, les grands abrupts sont finis ; on peut choisir à son gré entre plusieurs variantes. Les pentes de la Tête, partie éboulis, partie roche en place, sont facilement gravies, et bientôt on est au Signal.

Le panorama de l'Obiou est justement réputé, et ce n'est pas seulement pour son étendue ou pour la visibilité de la Méditerranée au lever du soleil, phénomène bien rarement observable à coup sûr¹. Mais la variété des régions naturelles qu'il embrasse, la netteté avec laquelle s'accusent leurs caractères, donnent à ce belvédère un grand attrait, pour le géologue et le géographe notamment.

On domine directement d'une part le Trièves et le Beaumont, avec leurs plateaux quaternaires, leurs croupes jurassiques ravinées ; de l'autre, le Dévoluy aux lignes amples, au cachet sévère, avec ses deux bassins tertiaires, séparés par le triangle de pentes qui remontent doucement vers le Sud pour former la montagne d'Aurouze et le plateau culminant de Bure. Plus loin c'est, au Nord, le plateau de la Mateysine, avec ses lacs bleus, par-dessus lequel on aperçoit Grenoble et le massif de la Chartreuse. Au Nord-

1. Je ne croirais même pas à cette visibilité, si elle n'était affirmée par un alpiniste de Grenoble, M. Viallet, observateur très digne de foi, qui a eu la chance d'en jouir.

COURSES ET ASCENSIONS.

Ouest s'allonge, gris, uniforme, l'abrupt calcaire qui limite le Vercors du Moucherotte au Veymont, contraste puissant avec la forêt de rocs noirâtres et de blancs glaciers que le massif du Pelvoux montre à l'Est. Ils se dressent là pour la plupart, les pics superbes que l'alpiniste ne peut revoir sans une émotion de joie : Meije, Grande-Ruine, Aiguille du Plat, Muzelle, et l'Olan, et le Sirac, et tant d'autres ! Au fond, reine incontestée, la Barre des Écrins domine la foule de ses vassaux.

Le sommet de l'Obiou, tout comme celui de Bure et partie de celui de Durbonas, est formé par l'assise la plus élevée du sénonien, les calcaires à *Ostrea vesicularis*, en partie rouges, fortement siliceux. Ils sont fortement « ravinés », tout à côté du signal, par un conglomérat, rougeâtre parfois lui aussi, que la comparaison avec les dépôts du Pic Pierroux permet de rapporter à la base du nummulitique. Bien curieuse est la conservation de ce minuscule lambeau tertiaire sur ce point culminant.

On pourrait, comme voie de retour, gagner la profonde dépression méridionale. Un des couloirs très raides qui descendent de l'Épaule au haut vallon du Sappey, a, paraît-il, été jadis fréquemment suivi par les chasseurs. Mais il aurait été depuis longtemps coupé par un éboulement, et depuis on n'y aurait plus passé¹. Pour la Grande-Tête, il ne constituait d'ailleurs qu'une variante du premier itinéraire.

Au contraire, un autre couloir toujours accessible, et même aisé à gravir, paraît-il, se rattache à l'itinéraire vers le Trièves². Il entame la muraille qui supporte les hautes pentes Sud-Ouest de la Tête, et on descend à une cor-

1. Renseignement fourni par le garde forestier Fluchaire, de Pel-la-fol, et concordant avec celui qu'on avait donné déjà à M..Ferrand.

2. Renseignements dus à l'obligeance de M. J. Abonnenc, à Saint-Pancrasse (Saint-Baudille-et-Pipet). Sa remarquable connaissance de l'Obiou m'avait été indiquée par notre collègue M. G. Dodero.

niche qui, longeant le pied de l'escarpement du *Malpasset*, rejoint la crête facile entre celui-ci et le point 2,684¹.

Pour les caravanes qui se trouveraient dans des conditions défavorables, cette voie serait préférable au Malpasset.

Mais ce dernier, c'est-à-dire la crête occidentale du chaînon, est d'un pittoresque achevé; et pourtant il est délaissé à ce point que je n'ai pu trouver encore aucun touriste qui l'eût suivi avant notre caravane de cette année! Descendant la Grande-Tête en se tenant assez près de l'abrupt Nord, on atteint très aisément, par des rochers en partie recouverts d'éboulis, un premier petit sommet de l'arête; il forme l'angle Sud-Ouest du soubassement de la Tête. C'est entre lui et le pied du second sommet (2,684) que se présente le Malpasset. Qu'on se figure un mur fait d'un empilement d'ardoises épaisses, mais assez brisées, et dont la faite, presque horizontal, est large de 20 à 50 centimètres. Évidemment ce n'est pas un mur au sens rigoureusement exact du mot, mais cependant, tant sur l'une des casses que sur l'autre, les pentes sont excessives et atteignent parfois la verticale. Demandez d'ailleurs à l'un de nos plus sympathiques collègues si un piolet échappé met longtemps pour dégringoler jusqu'au bas! A deux reprises, le sommet du mur s'abaisse brusquement; le premier gradin est de faible hauteur, mais le second a environ 4 mètres²: il constituerait un sérieux obstacle s'il ne présentait des dalles en saillie formant escalier et qui, malgré l'aspect ruiné de l'ensemble, tiennent suffisamment pour que, avec

1. Voici exactement l'indication de M. Abonnenc pour le sens inverse: Du point 2,684, il faut suivre la crête presque jusqu'à l'origine occidentale du Malpasset, puis longer la muraille, le plus haut possible, dans le versant au-dessus de l'éboulis, jusqu'à ce qu'on trouve le ^{couloir} plus court; le plus difficile est pour arriver au pied.

2. La vue de la page 110 représente ce passage, avec ma caravane assez gênée par la corde trop courte; je n'ai malheureusement pu prendre le mur d'un point où son étroitesse ressortit exactement.

précaution, on puisse les utiliser. Par temps calme, aucune vraie difficulté donc, et peu de danger, sauf celui provenant du vertige ; il est vrai que pour un novice l'impression est assez forte dans ce trajet aérien long d'une soixantaine de mètres où l'on sent la roche remuer sous le pied.



Le Malpasset, d'après une photographie de M. Lory.

Par un grand vent, comme sur toute route de ce genre, se hasarder sans la corde serait à coup sûr imprudent.

A l'Ouest du Malpasset, la crête abaissée se raccorde par des pentes modérées avec la vallée d'éboulis. Une très légère remontée amène sur le sommet 2,684 où, comme il a été dit, le chaînon de l'Obiou

se soude à la crête principale. A quelques pas plus au Sud existe une faible dépression ; là aboutit un sentier de pâtres qui suit vers le Sud la vallée d'éboulis.

Il ne reste plus qu'à descendre vers le Trièves, qui s'étale bien bas encore. Le plus simple est de suivre la crête principale vers le Nord, au-dessus de la grande casse encadrée par elle et l'Obiou, jusque presque à la première brèche qui la coupe. On descend alors directement les

pentcs rocheuses, puis bientôt gazonnées. Il faut avoir soin de se diriger vers un des points où des bandes de gazon s'allongent vers les éboulis inférieurs, car ce sont les seules interruptions d'une petite barre abrupte que forme la base du sénonien.

En forte discordance angulaire sous ces calcaires en plaquettes, se montrent des bancs tithoniques et berriasiens; cette superposition prouve que l'on est sur un bombement antésénonien.

Arrivé aux éboulis et pâturages, on ne peut continuer la descente en ligne directe, elle serait arrêtée par l'abrupt du jurassique supérieur. Il faut tourner vers le Nord et, quand on atteint les hauts ravins du grand torrent de Payroura, creusés dans le valangien marno-calcaire, chercher la trace à moutons qui les traverse, en obligeant à une fastidieuse remontée. Une fois débarrassé de cet obstacle, on n'a qu'à descendre sur une bergerie importante. Il en part un bon chemin, qui utilise un passage facile dans la barre tithonique pour gagner les pentes inférieures, boisées, puis cultivées. La descente est alors finie; on est dans la vallée de la Vanne, dans le fond du Trièves. Une passerelle permet de rejoindre le chemin qui relie, rive droite, les hameaux supérieurs de Saint-Baudille-et-Pipet; il se transforme en une route qui passe à Saint-Pancrasse, le chef-lieu de la commune, et aboutit à la grande route du Trièves; Mens n'est alors pas loin.

On peut varier de plusieurs façons cette descente vers le Trièves. D'abord, légèrement au Sud du point 2,684, on peut descendre à peu près directement dans la pente, en choisissant entre les couloirs. Plusieurs sont assez praticables, notamment le premier, que l'on rencontre tout de suite: cependant il présente, en bas, un ressaut abrupt de quelques mètres¹. On arrive ainsi à la croupe séparant les

1. Route de MM. Dodero et Flusin.

bassins de réception des deux torrents de Fluchaire ; croupe à laquelle il est facile aussi de revenir, si l'on a pris l'arête Nord, en faisant dans les pentes gazonnées une marche de flanc. Lorsqu'on est arrivé au torrent Sud, celui de la Pisse, on y trouve l'origine d'un sentier qui gagne une maison forestière, construite dans le haut des bois ; un grand chemin en descend sur Saint-Pancrasse.

Mais le plus intéressant serait de profiter de cette excursion pour visiter *Tréminis*, pour ceux surtout qui ne connaîtraient pas encore ce recoin curieux de nos Alpes. Il suffirait de continuer au Sud sans descendre vers les bois. Sur la croupe de prairies entre les torrents de la Pisse et de Pravert, on atteint le réseau de beaux sentiers que le service forestier du reboisement a fait tracer sous les crêtes et dans les contreforts de toute la chaîne du Ferrand¹.

L'un de ces sentiers descend en lacets le long du Pravert, torrent le plus septentrional de Tréminis. Il amène dans le fond de ce bassin torrentiel ancien, l'un des plus grandioses, des plus vastes², et des plus typiques que l'on puisse citer. Des crêtes de la grande chaîne à l'Est, des montagnes pastorales qui au Sud le séparent de Lus, descend une série de torrents qui tous convergent dans le fond très déprimé de Tréminis, pour s'écouler par le goulot de Château-Bas, resserré entre le Menis et les contreforts de la montagne d'Avers. L'âge déjà ancien auquel remonte le creusement général est attesté par la présence de glaciaire avec cailloux alpins dans le fond du bassin.

Dans la période actuelle, la végétation avait pris possession des pentes, et la moitié Sud-Ouest du cirque est encore

1. Le sentier que l'on rencontre s'élève en lacets, vers l'Est, dans les gazons et la rocaille, jusqu'à quelques mètres de la crête, près de la Tête de Lapras. Il doit être facile, depuis ce point, de regagner le sommet 2,684.

2. Il mesure en projection horizontale plus de 10 kilomètres sur 6.

A L'OBIOU.

revêtue d'un manteau de verdure presque intact, pâturages en haut, admirable forêt au-dessous, qui fait de Tréminis une des petites communes les plus riches de France. Au contraire, au Nord-Est, contraste absolu, les torrents ont repris une pleine et redoutable activité ; à chaque forte pluie le haut Ébron, le Pravert, d'autres encore, descendent en trombe, roulent avec fracas les blocs entraînés par leurs eaux. Il est peu de localités où la nécessité de fixer le sol par les divers travaux forestiers (barrages, gazonnement, boisement) apparaisse avec une plus claire évidence. Ici la population a compris l'intérêt capital qu'il y avait là pour le pays. Au lieu de ces peu intelligentes récriminations qui sont si fréquentes en d'autres endroits, j'ai entendu plusieurs fois des habitants se féliciter de l'établissement d'un périmètre, singulièrement fructueux pour eux d'ailleurs.

Le hameau de l'Église est devenu un petit centre de villégiature estivale ; on est agréablement surpris de trouver, en un point si reculé, un établissement propre comme l'auberge Parat.

Un courrier en voiture fait depuis peu le service de Tréminis à la gare de Saint-Maurice-en-Trièves, trajet un peu long (17 kilomètres) et fastidieux à effectuer à pied.

Ai-je réussi à montrer que la traversée de l'Obiou offre, à plus d'un titre, quelque intérêt ? Beaucoup, parmi les professionnels de l'alpinisme, ne regardent pas sans dédain cette cime débonnaire. Pourtant, à ceux d'entre eux qui auront eu la patience de lire ces pages, peut-être apparaîtra-t-il qu'elle n'est pas si banale, puisque l'attrait de chemins presque inédits (voire de curieuses variantes nouvelles) ne lui fait pas encore défaut.

P. LORY,

Membre du Club Alpin Français
(Section de l'Isère).